

Cahier pédagogique

Barbelo, à propos de chiens et d'enfants

Texte de **Biljana Srbljanovic**

Mise en scène de **Anne Bisang**



© Hélène Tobler

Théâtre de la Place

23 > 26 Novembre 2010

THEATRE DE LA
PLACE

Ce dossier pédagogique est consacré à la pièce de l'auteure serbe Biljana Srbljanovic, *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants*, créée à la Comédie de Genève dans une mise en scène de Anne Bisang. Ce spectacle sera présenté au Théâtre de la Place cette saison

Il s'adresse à tous les enseignants désireux de découvrir et de faire découvrir à leurs élèves une grande voix du théâtre contemporain, qui porte un regard lucide sur l'histoire récente de son pays. Par une écriture dense, Srbljanovic nous plonge dans l'expérience douloureuse de la guerre, sans jamais céder au sentimentalisme, ni à la complaisance. *Barbelo...* est une pièce de la réconciliation, au cœur d'une Serbie faite de ruines et d'errance, mais dont la population détient, comme partout ailleurs, un potentiel de lutte et d'espoir.

Le spectacle *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants* offre une voie d'accès privilégiée à l'étude des écritures contemporaines. Il s'inscrit dans les enseignements **d'histoire, de géographie, de littérature et de philosophie**. Nous vous proposons dans ce dossier deux perspectives d'analyse :

Point de vue historique. Un rappel des événements en ex-Yougoslavie contextualise la pièce et les prises de position de l'auteure sur son pays. En classe, il sera possible d'étudier le **contexte des Balkans** : guerre civile (1992-1995), guerre du Kosovo (1998-1999), montée des nationalismes, évolution des limites territoriales, procès de Milošević (2002-2006), situation actuelle de la Serbie. Plus généralement les problématiques liées aux **conflits ethniques**, aux **génocides** et aux **nationalismes** pourront être envisagées. Il sera également possible de réfléchir à l'**engagement des écrivains**, à la question de la **censure** et de l'**exil**.

Point de vue littéraire. Une présentation de la **Nouvelle écriture théâtrale** ancre la pièce de Srbljanovic dans les dramaturgies contemporaines. L'**analyse thématique** de la pièce (la quête des origines, la filiation, le monde à l'envers...) est une porte d'entrée dans l'univers de l'auteure. Avec les élèves, outre un travail textuel, il y aura la possibilité de comparer le théâtre de Srbljanovic avec **d'autres auteurs des pays de l'Est**, témoins d'une autre époque.

En complément, deux entretiens menés avec **Anne Bisang**, metteuse en scène, et **Anna Popek**, scénographe, offrent des clés de lecture à la création du spectacle.

Des **pistes pédagogiques** et des **sources documentaires** (ouvrages, articles, films) sont proposées.

<i>La pièce</i>	4
<i>Biljana Srbljanovic, l'auteure</i>	5
<i>Biljana Srbljanovic, témoin de son temps</i>	6
Quelques repères	7
Esquisse d'un engagement.....	8
A travailler en classe: les thématiques politico-culturelles	12
<i>Ecrire pour réinventer le réel</i>	13
La Nouvelle écriture théâtrale.....	13
Déjouer le sens du monde.....	14
A travailler en classe: les thèmes de la pièce	20
Ouverture sur d'autres auteurs	21
<i>Le spectacle</i>	22
Rencontre avec Anne Bisang, metteure en scène	22
Rencontre avec Anna Popek, scénographe.	23
<i>Infos pratiques</i>	26
<i>A propos de la pièce</i>	27
Extraits de presse.....	27
<i>Pour en savoir plus</i>	28
<i>Presse</i>	30

*L'action se passe aujourd'hui, dans la Serbie en transition.
Chez moi, en bas dans un trou. Et autour.
Biljana Srbljanovic*

C'est l'histoire de Milena. Elle est jeune, elle a un mari – cadre du Parti aux activités aussi mystérieuses pour Milena qu'elles sont claires pour nous – elle pense être enceinte, elle s'applique avec conscience à vivre une vie de femme normale. Sauf que, sous l'influence de sa grossesse présumée, sa vie prend l'allure d'un parcours initiatique.

Telle une Alice au pays des merveilles du XXI^e siècle, elle croise sur son chemin de curieux personnages qui, comme dans tous les contes de fées (et nous savons combien les contes de fées sont cauchemardesques) vont la faire grandir. C'est d'abord Zoran, le fils ogre de son mari. Une *mater dolorosa* ensuite, qui parle de ses quatre chiens aux noms d'apôtres comme de ses fils. Suivront, passeront et reviendront : un voisin flic à la fois infantile et diabolique ; un SDF attaché à une chienne comme au giron de sa maman ; une jeune femme – son double exact et son exact contraire – qui n'est autre que la mère défunte de Zoran ; un vieil homme qui craint son fils autant que les maisons de retraite ; un gynécologue aux ongles canins et sa réplique en vétérinaire ; sa propre mère enfin, une Winnie beckettienne qui traverse le chaos sans se départir de ses confiantes certitudes.

Milena finira par creuser son juste sillon, dans un monde où les morts se mêlent aux vivants, où un chien vaut un être humain, où les pères craignent les fils, où le ventre des femmes n'enfante plus... Et alors ? Alors, la Sainte Famille a la vie dure mais, à l'issue du périple de Milena, quelque chose a bougé dans les repères séculaires de l'humanité. La dernière pièce de Biljana Srbljanovic – la plus personnelle – distille une inquiétante étrangeté à travers de francs éclats ludiques et joyeux qu'elle nous livre en faisant intrusion, par ses drôles de didascalies, dans la vie de ses personnages. L'art d'Anne Bisang pour tenir les textes à distance dans un mélange de sombre élégance et d'humour lumineux trouve ici son plein épanouissement.

Angelina Berforini Chargée de diffusion

« Être ou ne pas être mère » : Avec cette lancinante question aux accents hamlétiens et universels, Biljana Srbljanovic balaie les décombres d'un monde à refaire depuis ses origines. Donner naissance à un nouvel amour humain revient ici à se méfier des liens du sang. Dans le théâtre de Biljana Srbljanovic, tout est révolution. Les enfants ne pleurent plus depuis longtemps. Ils passent à l'attaque et deviennent des ogres dans des contes fabuleux et redoutables. Dans son oeuvre, les enfants, les chiens sont une parabole décalant le réalisme des situations. Ironie et distance que prend l'auteure avec le système même de la représentation, un jeu poussé aux extrêmes. Car pour Biljana Srbljanovic, il n'y a pas de limite dans l'interprétation au théâtre. Dans le même esprit, la didascalie n'est plus seulement une indication scénique, mais le *je* de l'auteure, un commentaire, une parole mordante. Toute tentation d'adhérer à une représentation du monde est définitivement contrariée pour faire naître d'autres alliances et d'autres possibles.

Anne Bisang Metteure en scène

Biljana Srbljanovic, l'auteure

Biljana Srbljanovic fait partie des dramaturges les plus joués de l'ex-Yougoslavie. Née à Stockholm en 1970, elle grandit à Belgrade. Elle y étudie le théâtre et la dramaturgie à l'Académie des Arts dramatiques, où elle présente *La Trilogie de Belgrade* comme texte de fin d'études. La pièce, créée dans sa ville natale en 1997 puis à Bonn dans le cadre de la Biennale 98, suscite immédiatement l'attention par son style novateur. Le succès est fulgurant : elle fait le tour des scènes européennes. Son deuxième texte, *Histoires de famille*, joué à Belgrade pour la première fois, obtient le prix de la meilleure nouvelle pièce au Festival de Novi Sad (Serbie). Anselm Weber la met en scène au Deutsche Schauspielhaus de Hambourg. Nouveau succès : plus de vingt théâtres allemands l'inscrivent au répertoire et le texte voyage en Pologne, en Roumanie, en Slovénie, en Suisse, au Pays-Bas ou encore aux États-Unis.

En 2000, sa troisième pièce, *La Chute*, ouvre le Festival d'été Grad-Teatar à Budva (Monténégro). La même année, à Avignon, Michel Didym en dirige une lecture publique dans le cadre du cycle de lectures de dramaturgie d'Europe de l'Est. Et en août, c'est Jean-Claude Berutti qui la met en espace, au Festival de Bussang. L'année suivante, Thomas Ostermeier crée *Supermarket*, en première mondiale. La création française de cette quatrième pièce est assurée par Christian Benedetti, au Théâtre-Studio d'Alfortville, où sera mis en scène, quelques mois plus tard, *L'Amérique, suite*. En 2005, elle signe *Sauterelles* et reçoit en 2007 à Thessaloniki le Prix Europe pour le Théâtre dans la section « Nouvelles Réalités Théâtrales ». *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants* est sa dernière pièce. Elle a été créée à Belgrade en 2007. Elle est donnée en création française au théâtre de La Comédie de Genève.

Biljana Srbljanovic vit aujourd'hui entre Paris et l'Azerbaïdjan. Elle est le premier écrivain étranger à avoir reçu le prix Ernst Toller (1999).



*Dans le fracas d'un monde en transition, les enfants
ne pleurent plus mais mangent trop.
Enfants boulimiques, femmes fantômes, chiens maternels et flics errants
forment une ronde carnavalesque au milieu des ruines.
Un poème, hymne à l'amour originel, par Biljana Srbljanovic,
l'auteure la plus marquante de l'Est européen*

La Serbie qu'a connue Biljana Srbljanovic est celle de Milošević : elle a 19 ans lorsque le dictateur arrive au pouvoir (1989), 22 ans au début de la guerre civile en ex-Yougoslavie (1992-1995), et 29 ans quand les frappes aériennes de l'OTAN tombent sur Belgrade, lors du conflit du Kosovo. Elle se dit appartenir à une génération sacrifiée :

C'est la génération de mes étudiants qui peut représenter l'image d'une Serbie nouvelle. La mienne n'existe pas. Elle a été décimée par la guerre et l'émigration.¹

Si Srbljanovic ne défend pas de programme politique dans son théâtre, elle n'hésite pas à dénoncer, quand elle le peut, la violence du régime qu'elle a subi. Elle a été une des rares voix à s'opposer ouvertement au régime de Milošević. Elle a livré, sous les bombardements, une chronique quotidienne des événements, parue dans le journal italien *La Repubblica*. Dans ses pièces, elle témoigne des violences subies par la population et dénonce, plus généralement, toute forme d'oppression, de violence, de terreur politique, de tyrannie. Ses premières œuvres traitaient de l'exil et de la décomposition familiale. La grande Histoire était directement apostrophée. Dans *Barbelo...*, elle nous parle du temps de l'après-guerre : que reste-t-il dix ans après le conflit, dans un pays dévasté par la pauvreté, menacé par les nationalismes locaux et dont la seule porte de sortie est l'ouverture à un libéralisme tentaculaire ? Quelles perspectives, quels désirs, quelle réalité ? Le constat est pessimiste, mais s'ouvre sur une note d'espoir.

Petite et grande Histoire se font donc écho et c'est à travers les yeux des gens ordinaires qu'elle donne à lire le monde. Car Srbljanovic a vécu de l'intérieur un conflit dont elle se relèvera avec difficulté :

C'était une guerre bizarre, une guerre qu'on ne voit pas. La nuit on entendait le bruit des avions et des bombes, on voyait les lumières, des explosions, et le matin, c'est la télévision qui nous faisait réaliser que c'était vrai, que nous étions vivants. C'est une guerre qui a « déraciné » beaucoup de monde, je me suis sentie perdue dans mon propre pays, dans mon cercle d'amis, dans ma famille et jusqu'à l'intérieur de moi-même.²

¹ Odile Quirot, « Biljana contre Ubu », *Le Nouvel Observateur*, 21 mars 2002.

² Jacques Papi, « Le bonheur de Biljana Srbljanovic », *Nice-matin*, 2006.

Quelques repères

La Serbie de Milošević

- 1987 Milošević (1941-2006), chef du parti communiste serbe, soutient les revendications nationalistes des Serbes d'Albanie pour asseoir son pouvoir.
- 1989 Milošević devient président de la Serbie. Il abolit l'autonomie des provinces du Kosovo et de la Vovoïdine. Il veut réunifier la « Grande Serbie » (tous les Serbes réunis en un seul territoire).
- 1990 Milošević est réélu à la présidence serbe. Il fonde son propre mouvement politique, le Parti Socialiste Serbe.
- 1991 Déclaration d'indépendance de la Croatie, de la Slovénie, de la Macédoine, référendum des Albanais du Kosovo en faveur de l'autonomie.
- Mai 1991 Premiers incidents sanglants entre Serbes et Croates. Les Serbes s'emparent de la ville croate de Vukovar. Ils sont majoritaires au sein de l'armée fédérale. Les Croates et les Slovènes proclament leur « désassociation » de la Fédération yougoslave.
- 1992 Début du conflit yougoslave. Le long siège de Sarajevo (Bosnie-Herzégovine) par l'armée de Milošević débute.
- Fév. 1993 Le conseil de sécurité décide la création d'un Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY).
- Juil. 1995 Srebrenica (Bosnie). L'armée serbe massacre plusieurs milliers d'hommes et de garçons de confession musulmane.
- 1995 Intervention des gouvernements occidentaux. L'ONU envoie une « force de réaction rapide » et l'OTAN engage des frappes aériennes sur la Serbie. La défaite est rapide.
- Nov. 1995 Accords de Dayton (Ohio, Etats-Unis) sous l'égide du président américain. Milošević est l'unique interlocuteur du côté serbe pour négocier un accord de paix qui se conclut par un fragile partage entre Serbes d'un côté et Croato-Musulmans de l'autre.
- Mars 1998 Milošević frappe le Kosovo. Le mouvement indépendantiste UCK (Armée de Libération du Kosovo) se consolide.
- 1999 Massacre de Racak (village du Kosovo). Négociations de Rambouillet. Leur échec entraîne l'intervention de l'OTAN (mars). Le Kosovo est mis sous protectorat de l'ONU.
- 2000 Elections présidentielles. Raz-de-marée en faveur de l'opposition, mais annulation du scrutin. Manifestation populaire massive et insurrection à Belgrade. Finalement, reconnaissance de la victoire de Vojislav Koštunica, professeur de droit nationaliste et anticomuniste. Milošević est évincé.
- 2001 Ce dernier se rend aux autorités de son pays après 24 heures de siège de sa résidence. Il est inculpé par le Tribunal de La Haye pour crimes contre l'humanité depuis mai 1999, son statut de président le protégeant auparavant de toute poursuite. Son procès dure quatre ans, jusqu'à sa mort en 2006.
- 2008 Boris Tadić du Parti démocratique est réélu à la présidence de la Serbie. Il s'engage vers une ouverture à l'Union européenne.

DRAGO Qui va dire à cette femme/que ses fils sont morts./A la guerre, dans le quartier voisin./Dans la rue au-dessus./là, juste à côté du marché./Tous les quatre sont morts le même jour./Et alors ?/Pourquoi elle les a laissés partir se battre ?/Un homme m'a raconté que quand un éclat d'obus/perdu/a frappé sa chienne,/elle l'a regardé,/droit dans les yeux/puis elle a remué deux fois la queue,/comme pour dire,/On se reverra, tu sais./Car toi aussi/la même chose t'attend.

Barbelo, scène XVII

Esquisse d'un engagement

Même si Srbljanovic n'évoque pas explicitement dans ses pièces l'histoire de son pays, celle-ci apparaît en arrière-fond, elle en constitue le contexte. Et l'auteure s'est souvent exprimée publiquement sur des questions importantes liées à l'engagement des intellectuels, que ce soit sur leur responsabilité face aux événements, sur leur analyse de la situation, sur les perspectives de changement, et surtout, comme dramaturge, en mettant en scène la guerre vécue par les individus.

Cependant, son engagement a évolué au fil du temps, passant d'un combat citoyen actif, elle qui se dit « être en désaccord avec le monde »³, à un ton plus conciliant, plus modéré. Son cheminement la pousse même, en 2008, à se lancer dans la lutte électorale en vue d'accéder à la mairie de Belgrade. Elle voit désormais dans le combat politique l'unique moyen de faire entrer son pays dans l'Europe et de l'ouvrir à plus de transparence. En ce sens, l'engagement de Srbljanovic reflète la vie politique serbe, héritière d'un régime tyrannique et s'acheminant vers plus de démocratie. Parcours dans les prises de position de l'auteure.

1999

Faut-il fuir son pays ?

Un théâtre allemand propose en 1999 à Srbljanovic une résidence d'auteure. Pourtant, elle ne quittera pas son pays afin de lutter avec ses compatriotes contre le régime de Milošević. Elle vit chaque jour les bombardements, en habitant au centre de Belgrade. Elle livre alors des chroniques à *La Repubblica*, prenant des risques évidents, qui lui font subir des menaces du gouvernement : « Ecrire comme vous le faites n'est pas très intelligent » lui souffle Arkan, un bras droit de Milošević. Il l'assimile également à deux autres « traîtres » de la nation, assassinés peu de temps après.

³ Biljana Srbljanovic, « Je suis en profond désaccord avec le monde et j'ai besoin de le dire dans mes pièces », entretien avec Chantal Boiron, *Ubu Scènes d'Europe*, n° 42, mai 2008.

Journal de Belgrade, extrait

SI JE PARS MAINTENANT, qu'est-ce que je gagne ? La sécurité, c'est sûr. Généreusement, mes amis allemands m'offrent tout : la vie dans une très belle ville, le travail que j'aime, le confort et la paix. Je divise : si je pars maintenant, qu'est-ce que je perds ? La peur pour ma propre vie, l'anxiété existentielle, la peur d'un futur incertain. Les choses de la vie auxquelles je renonce facilement. Et puis, soudain, je me lève. Je renonce aux mathématiques, je regarde autour de moi, je regarde par la fenêtre, je me lave, je prends un somnifère et, tranquille, je vais me coucher. Noir. Le matin m'a trouvée à Belgrade, le car et les avions partis sans moi. Depuis que la guerre a commencé, je ne me suis jamais sentie aussi bien. Au milieu de mes affaires, pendant que je prends mon café du matin, je réfléchis : comment serait ma vie si j'étais partie ? (...) Comment pourrais-je me regarder dans le miroir en sachant que j'ai tout abandonné, mes amis, ma ville, mon idée de la création d'un meilleur pays, ma langue, pour ne sauver, au moment de la plus grande crise, que mon existence physique ? Et les gens qui n'ont pas où partir ? Et ceux qui ont interdiction de franchir la frontière ? Que faire alors avec moi-même ?

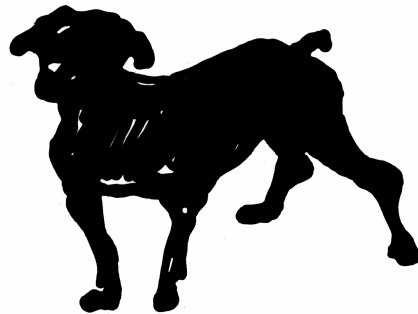
Y'a-t-il une raison de se sentir responsable ?

Dans ses prises de position, Srbljanovic n'épargne personne, à commencer par elle : « *Mes écrits ont-ils suffi ? Ai-je parlé suffisamment fort ? Aurais-je pu et dû faire encore plus et mieux ?* »⁴ Elle pointe du doigt la responsabilité de chacun sur les événements, même si elle est consciente de la latitude restreinte conférée au peuple sous un régime dictatorial. Elle voit dans la contestation de ses compatriotes les seules perspectives de changements, par le peuple et pour le peuple. Elle appelle à l'action, tout en se montrant sceptique.

*NOUS NOUS PRESENTONS TOUJOURS comme les victimes d'un régime brutal, alors que personne d'entre nous, dans son propre domaine, n'a fait quoi que ce soit pour apporter des changements. Lorsque la circulation sanguine de ce pays sera bloquée par les protestations, l'Université bloquée par le boycott des étudiants et des professeurs, lorsque les journaux ne paraîtront plus et que chacun d'entre nous boycottera leur travail, lorsque nous aurons de cette manière paralysé tout ce pays, alors nous pourrions mériter des changements. Lorsque les changements auront commencé, ils impliqueront aussi que nous nous confrontions à nous-mêmes, avec les questions que nous nous poserons : où étions-nous, qu'avons-nous fait ? C'est de cela que beaucoup ont peur. Car Milošević n'est pas seulement un tyran, c'est aussi un chef élu. Nous ne pouvons peut-être pas parler de culpabilité collective, mais nous nous devons de parler de culpabilité générale.*⁵

⁴ Citée par Miloš Lazin, « A quoi tient le succès de Biljana Srbljanovic ? », *Revue des études slaves*, t. LXXVII, fasc. 1-2, Institut d'études slaves, 2006.

⁵ Biljana Srbljanovic, revue *Vreme*, 1999.



2006

Faut-il censurer les amis de Milošević ?

En mars 2006, l'écrivain allemand Peter Handke, qui affiche des positions proserbes, assiste à l'enterrement de Milošević. Peu après, le directeur de la Comédie-Française, Marcel Bozonnet, annule les représentations de sa pièce *Voyage au pays sonore ou l'art de la question* par respect pour les victimes des combats. Cette décision ouvre un large débat sur la censure dans le monde artistique. Olivier Py, Elfriede Jelinek, Emir Kusturica, Srbljanovic répondent à Handke. Cette dernière attaque sans équivoque.

EN TOUT CAS, M. Handke a au moins eu beaucoup de chance, car si ce qui lui arrive est de la censure, il a au moins évité la censure à la Slobodan Milošević. Je veux dire : à chaque fois que son (à présent défunt) ami décidait de censurer quelqu'un, il le faisait plus efficacement et avec moins de bruit : une balle dans la nuque, en général sur le pas de la porte, ou devant une fosse creusée à l'avance, tout au fond de la forêt, fosse dans laquelle tombait le censuré. Après la censure, du coup plus personne ne le retrouvait.

Le peuple serbe est-il associé à son gouvernement ?

Dans le même article, l'auteure poursuit en demandant que l'on cesse d'associer le peuple serbe à la politique de l'ancien dictateur : être ami de la Serbie ne signifie pas soutenir Milošević, mais bien reconnaître la force de résistance et de reconstruction du peuple serbe.

JE POURRAIS CONTINUER comme ça encore longtemps, et puis réaliser que c'est futile. Car l'essentiel, dans cette histoire, vraiment importante, c'est que le pouvoir public et l'opinion publique arrêtent d'utiliser le terme « proserbe » quand ils pensent aux partisans de Slobodan Milošević, des criminels de guerre, des prisonniers de La Haye, des meurtriers et des violeurs. Je ne sais pas si vous vous souvenez, mais Slobodan Milošević, avant de mourir, avait été renversé par les Serbes, par la force et la volonté de son propre peuple (...). Etre ami de Slobodan Milošević n'est pas être ami de la Serbie. Je veux juste qu'à moi, qu'à nous tous, soit rendu le droit à notre nom.

2007

Quel engagement pour quel théâtre ?

Les prises de position de Srbljanovic sont traversées par la dénonciation de la corruption politique, du déferlement de la violence, du refus de la politique nationaliste. Mais sa particularité est de ne jamais perdre de vue le point de vue des habitants, la souffrance subie par les civils, dont elle a décidé de faire partie jusqu'au bout : « *C'est l'éternelle question. Ma famille vit là depuis toujours. J'avais cette vision naïve des choses : si j'aide mon pays, tout pourra changer.* »⁶

Son théâtre est le reflet de cette préoccupation. Il n'est jamais partisan. Il se présente plutôt comme la radiographie d'une société détruite. : « *Mon théâtre est politique parce qu'il décrit le destin de gens peu importants, à l'écart du courant principal. Je veux trouver une place dans la littérature pour leurs petites histoires, à tous.* »⁷

Srbljanovic fait un constat d'échec vis-à-vis de la lutte politique active qu'elle menait sous le régime de Milošević. Au fil du temps, elle met en évidence l'importance de l'expression artistique comme témoignage de son temps, c'est-à-dire par la violence subie au quotidien. Son théâtre reste engagé, mais dans le sens d'une prise de parole lucide et percutante, sujette à ébranler les spectateurs et à susciter en eux des interrogations, des remises en question.

*AUJOURD'HUI on ne peut plus rien changer avec de grands mouvements. Quand je vois une manifestation, même pour une cause juste quelle qu'elle soit, ça me fait dresser les cheveux sur la tête. J'ai tellement manifesté dans ma vie et ça n'a rien changé. Pas la moindre petite chose. Je crois que j'ai dû faire environ mille manifestations, violentes, pas violentes, avec des bougies, avec des gaz lacrymogènes, et ça n'a rien changé. J'ai voté mille fois et cela n'a rien changé au fond de la société. Avec le théâtre, il peut arriver que des gens changent personnellement. Ils voient quelque chose, ils vivent quelque chose au théâtre. Des gens vivants leur disent quelque chose. Cela les touche. Cela les fait penser. Cela contribue à une évolution.*⁸

Pourquoi entrer dans la lutte politique ?

Pourtant, Srbljanovic décide en 2008 de figurer sur la liste électorale du parti libéral-radical de Cedomir Jovanovic, proche collaborateur de Zoran Djindic, premier ministre serbe assassiné en 2003. Elle désire agir de l'intérieur pour la mise en place d'une réelle démocratie dans son pays. Elle lutte aussi contre toute forme de nationalisme en défendant une position proeuropéenne.

*JE VEUX FAIRE entrer Belgrade dans l'Europe, maison par maison, ville par ville, quartier par quartier. (...) Le monde nous connaît surtout grâce à nos hommes politiques corrompus et dangereux, accrochés à leurs intérêts personnels et incapables de se mettre au service des citoyens. Pourtant, la Serbie est un beau pays, avec un immense potentiel humain. Je suis certaine qu'elle est capable de remplacer l'échec de la révolution post milosevicienne en une évolution permanente.*⁹

⁶ Françoise Delbecq, « Biljana Srbljanovic met la Yougoslavie en pièce », référence

⁷ Julien Lambert, « Entretien : Biljana Srbljanovic », *Scènes magazines*, 1^{er} juillet 2007.

⁸ Biljana Srbljanovic, « Je suis en profond désaccord... », *op. cit.*

⁹ « Biljana Srbljanovic, une nouvelle entrée en scène », www.orlovi.com, mai 2008.

A travailler en classe : les thématiques socio-politiques

A partir des déclarations de Biljana Srbljanovic, il est possible d'aborder des thématiques à débattre ou à proposer sous forme de dissertation ou d'exposés.

Contexte

Retracer l'histoire de l'ex-Yougoslavie dès la fin de la Première Guerre mondiale.
Retracer l'histoire du TPIY (Tribunal Pénal International pour l'ex Yougoslavie).
Qu'en est-il de la Serbie actuelle ?

La censure

Quels types de censure se sont manifestés au cours de l'histoire et sous quels régimes ? Comment se sont exprimés les artistes en Europe de l'Est sous le régime communiste et après la chute du mur ?

Peut-on ne pas diffuser un artiste pour ses prises de position ?

- Voir le dossier complet des prises de position sur le « cas Handke », sous www.aidh.org/lib-espress
- Voir les procès d'artistes célèbres, comme Flaubert ou Baudelaire.
- Voir le destin d'intellectuels censurés sous le régime soviétique (Pasternak, Soljenitsyne)

L'engagement artistique

Comment se perçoit le discours de Srbljanovic sur son pays dans *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants* ? Dans quel contexte évoluent les personnages ? Comment se tissent la petite et la grande histoire ?

En quoi l'engagement de Srbljanovic a évolué, en fonction du contexte et de ses propres expériences ? Pour quelle Serbie Srbljanovic se bat-elle aujourd'hui ?

Un écrivain engagé écrit-il nécessairement une « littérature à thèse » ? Les intellectuels ont-ils une part de responsabilité dans les événements de leur pays ?

L'exil

Thème important dans la littérature : pourquoi partir, pourquoi rester ? Raisons politiques, économiques, de trajectoire individuelle, etc.

Comparaison avec d'autres auteurs : dans quel contexte chaque auteur a quitté son pays ou, au contraire, a décidé d'y demeurer ? Comment ont-ils vécu l'exil politique ? Comment se fait le lien entre le pays de départ et le pays d'accueil ? Comparer des auteurs originaires de contextes différents.

La Nouvelle écriture théâtrale

Dans le courant des années 1990, une jeune génération d'auteurs dramatiques (entre autres Sarah Kane, Daniel Keene, Dea Loher) émerge, que le metteur en scène Miloš Lazin désigne sous le terme de la *Nouvelle écriture théâtrale*. Lazin voit dans ce théâtre le retour à une prise de parole sur le monde qui rompt avec une littérature plus formaliste ou « esthétisante ». Ce nouveau théâtre dépasse les frontières : il est moins le reflet d'un lieu que celui d'un temps, le temps de la fin des grandes idéologies, après la chute du régime soviétique, et de l'imposition du modèle néolibéral : « Le libéralisme économique, la mondialisation, la globalisation, mais aussi l'altermondialisme (...) ont été incarnés et problématisés sur scène. »¹⁰

Les auteurs parlent d'un monde en crise, mais ils n'adoptent pas une écriture réaliste pour autant. Ils préfèrent s'emparer du réel pour le distordre et le réinventer. Ils s'éloignent de toute volonté d'illusion, afin de ne pas tromper le spectateur, mais au contraire de le placer face à ses propres interrogations. Leur critique du monde ne passe donc pas à travers des contenus politiques, mais s'exprime dans l'écriture, à travers la mise en doute d'une réalité que l'on nous fait tenir pour unique. Ainsi, les auteurs de la « *Nouvelle écriture théâtrale* » exposent les spectateurs à des scènes fantasmagoriques, "parce qu'ils veulent réexaminer les notions communément admises de la normalité, d'humanité, de nature et de réel".¹¹

Pour Miloš Lazin, commentateur attentif de Srbljanovic, l'auteure serbe est une figure de proue de cette génération : elle s'y inscrit par sa verve, sa lucidité et son traitement des événements historiques en dénonçant, au-delà des crises de son pays, les maux de notre temps : « Biljana dévoile les *mécanismes de fonctionnement* d'une époque *de perte de repères*. Car, la Serbie et les Balkans ne sont pas dans ses pièces des trous noirs géographiques et historiques (...). La tragédie de sa patrie (laquelle ? La Yougoslavie ?... La Serbie-Monténégro ?... la Serbie ?...), elle la vit comme un événement dans un monde unique et globalisé. »¹² Le public occidental s'y est rapidement reconnu, le public serbe un peu moins : la plaie était trop vive, le style trop percutant, comme en témoigne l'échec de sa troisième pièce, *La Chute*, représentée quelques jours après la destitution de Milošević, où l'auteure ridiculise le pouvoir dictatorial. « L'histoire de la littérature dramatique en langue serbo-croate est celle d'une course pour essayer de rattraper l'Occident. (...) Biljana est le premier auteur dramatique écrivant en serbo-croate qui non seulement a connu un succès international, mais qui a été perçu comme un acteur des changements qui se sont produits dans le théâtre européen. »¹³ *Barbelo...* est un magnifique exemple de ce nouveau théâtre.

¹⁰ Miloš Lazin, « A quoi tient le succès de Biljana Srbljanovic ? », *op. cit.*

¹¹ *Idem.*, citant Aleks Sierz.

¹² *Idem.*

¹³ *Idem.*

Déjouer le sens du monde

Pièce au titre énigmatique, *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants* joue de situations imprévisibles et d'attentes trompées. Dans une Serbie en recomposition se trament de nouvelles histoires de famille, marquées par une réalité cruelle mais non désespérée. Les liens affectifs, sources de régénérescence, ouvrent la voie à une possible réconciliation. Zoran, jeune enfant de 8 ans, essaie de grandir chez son père démissionnaire, Marko, dangereux chef politique d'un obscur parti. L'enfant est marqué par le suicide de sa mère, Milica, qui vient parfois rendre visite aux vivants. Zoran comble son manque d'affection par une boulimie hors du commun. Milena, nouvelle amie de Marko, s'attache alors rapidement à celui qui remplace l'enfant qu'elle ne peut pas avoir. Elle renoue également avec sa mère, Mila, rebâtissant ainsi, fragilement, une nouvelle filiation. Alors que les précédentes pièces de Srbljanovic s'attaquaient frontalement à la crise de la société serbe, *Barbelo...* propose une transposition plus grande de la réalité. L'auteure ne parle plus de guerre ni d'exil, mais des débris du conflit, dans un monde en abandon, et des conséquences morales parmi la population.

La relative simplicité de la fable est déjouée par un jeu complexe d'enchevêtrements, de confusions identitaires, de rôles inversés et de situations renversantes. Ici, l'« ordre du monde » est chamboulé : l'animal se fond dans l'humain, la vieillesse dans la jeunesse, l'inanimé dans l'animé ; un fils vaut un père qui vaut un chien qui vaut un mur, un vivant vaut un mort, une fille vaut une mère qui vaut une grand-mère. Rien ne ressemble plus à rien parce que tout a perdu forme humaine. C'est un monde en transition et qui ne demande qu'à renaître.

Barbelo, à propos de chiens et d'enfants est une œuvre vaste, qui aborde tout autant une dimension métaphysique et universelle que la réalité historique, le tout dans une langue directe et poétique, aux scènes rythmées et syncopées. Elle emploie une variété foisonnante de jeu et d'écriture : le comique côtoie le dramatique et le fantastique transperce le réel.

Que signifie Barbelo ?

Barbelo est un concept religieux qui renvoie à l'idée de matrice originelle. Srbljanovic nous en donne la signification : « Barbelo est une notion qui, dans l'histoire de la Chrétienté, fait référence à la première émanation de Dieu, sa proto-origine, La Cause première, le principe originel, une sorte d'espace métaphysique qui est la source de tout, même la nôtre. Pour moi, Barbelo est la matrice d'une mère, un endroit protégé et chaud, hors du temps et précédant le début de tout (...). Sa dimension religieuse n'est pas essentielle du tout, au contraire. Barbelo est l'endroit d'où nous venons et où beaucoup voudraient retourner se cacher, et chacun devrait pouvoir décider ce que c'est. »

Pourquoi le retour aux origines ?

« Barbelo » est le titre d'une scène charnière de la pièce, mettant en scène un vagabond qui erre dans un cimetière avec son chien. Ce compagnon d'infortune est pour lui une figure maternelle. Présent à ce seul moment de la pièce, le clochard s'adresse au public par un monologue qui aborde des questions fondamentales. Il est le côté pile du monde. Il mène une « vie de chien », mais regarde, tel le fou du roi, l'agitation des hommes avec la sagesse de celui qui s'en écarte : seul compte l'endroit retranché de la matrice originelle, dans le creux de sa mère, un monde de chaleur et de pleins, alors que tout reflète autour l'errance, la ruine et le vide. Il est l'impensé de la réalité décrite par l'auteure : le sentiment de protection auquel ses personnages aspirent, tout en vivant dans les décombres d'un pays dévasté.

LE VAGABOND On est tranquille ici, ma maman et moi. Personne ne nous regarde, personne ne nous plaint./Nous ne sommes pas à plaindre ! Nous sommes semblables à vous./C'est juste que la vie nous a échappé, quelque part./(...) L'été, quand il fait bon, on dort sous les étoiles. On contemple le ciel, comme la Vierge./Elle nous enveloppe de son manteau bleu, elle nous regarde de ses yeux brillants, elle nous dit – n'ayez pas peur, les enfants, n'ayez pas peur !/Alors je pose ma tête sur le ventre de maman, je m'enfonce dans son abdomen, je m'enfouis dans sa peau flétrie entre ses mamelles asséchées./Je m'enfouis dans la chaleur et je m'endors paisiblement./Et c'est là que je suis le mieux.

Barbelo, scène VIII

Quelle famille dans quelle époque ?

La pièce soulève la question des liens filiaux : l'abandon et l'absence ; l'amour et les attaches recomposées. Les enfants ont besoin de leurs parents et leur lancent des appels, en quête des repères que le pays ne leur donne plus. Les parents eux-mêmes ne savent pas où chercher pour leur répondre. Les liens affectifs sont empreints de violence et de tendresse. Les deux protagonistes, Milena, la femme trentenaire, qui fait le vœu de devenir mère mais n'accouche que d'une bague, et son beau-fils Zoran, abandonné par sa mère et incompris par son père, finissent par se rencontrer. Alors que chacun rejette l'enfant, Milena reconnaît progressivement ses blessures, tolère sa boulimie et l'appelle par le nom qu'il revendique, celui de son père, comme pour s'assurer d'une filiation. Ames « pures », les deux personnages frappent par leur franchise dans un monde de policiers corrompus, de flics fouineurs, de chiens errants et de parents démissionnaires. Ils rejettent finalement Marko, le père de Zoran, en lui demandant de s'éloigner pour qu'ils puissent trouver la tranquillité de leur attachement :

MILENA Ne t'inquiète pas pour nous. On se débrouillera. Sans toi et sans ta valise de lingots d'or, de dents en or, d'âmes en or/perdues, /mortes, /usées, /tuées d'une balle dans la nuque,/pour quelque chose de meilleur./Quelque chose que toi tu n'es pas./Adieu Marko, ne t'en fais pas pour nous.

ZORAN Oui, ne t'en fais pas./Car nous on va bien. Pas vrai, Milena ?

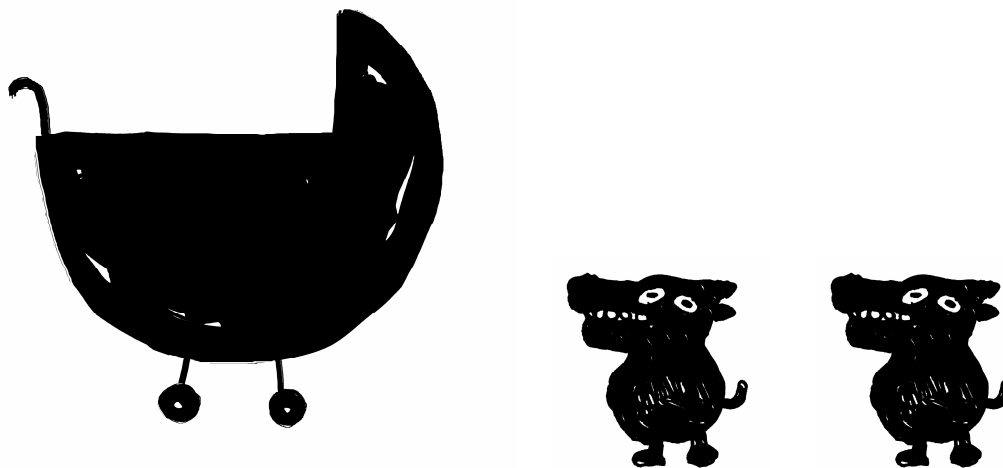
MILENA Pas vrai, petit ?

ZORAN Ne t'en fais pas pour nous. En tout cas, c'est sûr, nous on est mieux sans toi.

Barbelo, scène XVI

Pourquoi les chiens... et les enfants ?

Les chiens et les enfants hantent l'univers de Srbljanovic. Ils sont le symbole de la dislocation. Dans un monde où les règles n'existent plus, l'ordre des choses bascule : les enfants jouent aux adultes et les chiens remplacent les humains. Ou le contraire : les hommes se comportent comme des chiens, ils sont ramenés à l'état de sauvagerie. *Barbelo...* joue de ce renversement des valeurs et mêle les registres en glissant subtilement d'une réalité à une autre, « paraboles décalant le réalisme des situations. Ironie et distance que prend l'auteure avec le système même de la représentation (...) », écrit Anne Bisang dans ses notes de mise en scène. Au même titre, les vivants côtoient les morts, et les identités se perdent dans le flou des prénoms : tous s'appellent Mila, Milena, Milica, Dragan, Drago. Dans le même temps, les chiens sont les compagnons de solitude. Les enfants, quant à eux, devraient, dans le meilleur des cas, porter en eux quelques messages d'avenir : « Dans mes pièces, il y a toujours des enfants, qui sont la nouvelle force d'un pays, même si, en effet, ce monde cruel ne les fait pas grandir mais vieillir très vite »¹⁴



*L'homme peut être bien plus terrible que n'importe quel animal. Il est rare qu'un homme soit aussi loyal qu'un chien. (...) Dans notre pays en pleine transition, je crois que l'état de notre société se lit le mieux en observant la triste vie des chiens abandonnés. (...) Ici, on voit des chiens avec des mises en plis se mélanger avec des chiens errants, et avec nous, de sales cabots tout ce qu'il y a de plus ordinaires qui se moquent bien d'un pedigree bidon. Le pays aussi est comme ça, le luxe et la pire pauvreté, tout est ensemble dans la même rue, dans la même maison, dans le même cimetière. Voilà la raison de cette métaphore, et de mon obsession des chiens.*¹⁵

¹⁴ Julien Lambert, « Entretien : Biljana Srbljanovic », *op. cit.*

¹⁵ Biljana Srbljanovic, extrait du programme de *Barbelo...* à sa création, Belgrade 2007.

La petite et la grande histoire

Barbelo, à propos de chiens et d'enfants évoque de façon moins explicite l'histoire de la Serbie contemporaine que les premières pièces de Srbljanovic. Dans les premières didascalies, l'auteure précise pourtant l'ancrage de son histoire : « *L'action se passe aujourd'hui, dans la Serbie en transition. Chez moi, en bas dans un trou. Et autour.* » Plusieurs situations font référence aux dictatures qu'a connues son pays, dont les traces sont encore patentes chez les dirigeants et les représentants de l'autorité : homme politique manipulé et crapuleux, policier retors qui saoule une femme pour lui soutirer des informations. Mais c'est un personnage secondaire, la « femme à chiens », qui raconte le plus explicitement le pouvoir de quelques-uns, relayé par l'œil diffus de « big brother », et le mutisme des autres ; pouvoir également de l'argent, dans un pays miné par les mafias locales.

LA FEMME A CHIENS Il faut faire attention. Il faut faire terriblement attention./Tout le temps observer, tendre l'oreille, toujours tout savoir la première./Tout et sur tout le monde./Eux, ils font comme ça, c'est d'eux qu'il faut apprendre./Ils regardent tout, ils suivent tout. /Ils savent tout./Depuis toujours./Ici, dans ce pays, ils gouvernent depuis toujours./Depuis toujours./Ils se liguent, puis ils nous tourmentent./Ils peuvent faire tomber les têtes./Ils se disent : « Mieux vaut qu'on soit sur leur dos, qu'eux sur le nôtre ». Comme vous./Vous me comprenez ?/Parmi nous, ici, c'est eux en fait qui gouvernent./Ils savent tout sur tout le monde, ils menacent tout le monde ou font des offres alléchantes./Ici, chacun a son prix./Ici personne ne pense à l'autre./Ni à ce qui arrivera après nous./Ici les gens vendent tout, ils ne laissent rien pour ceux qui arrivent./Ici les gens ne pensent qu'à eux-mêmes et à sauver leur tête,/A se protéger d'eux.

Barbelo, scène XV

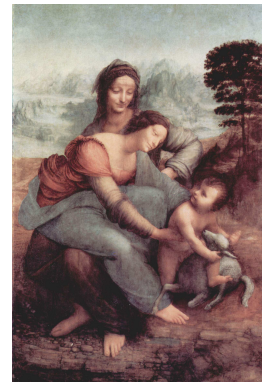
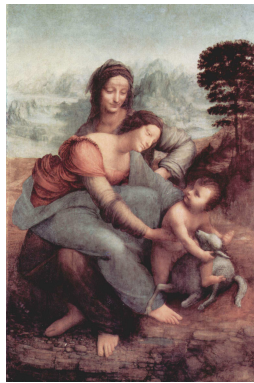
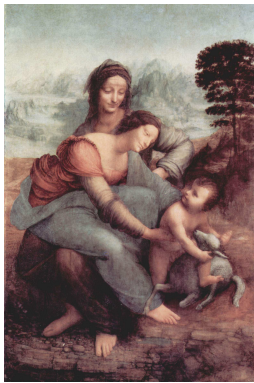
Mais les événements circonstanciels sont plus un point de départ qu'une fin en soi. La grande Histoire est plutôt donnée à voir à travers le filtre des personnages, toutes ces « petites » histoires qui sont le témoignage concret d'une époque, avec leur force d'opposition et leur part d'humanité : « L'expérience se traduit chez Srbljanovic par un retour à l'intime qui constitue dans le théâtre d'aujourd'hui une voie d'accès renouvelée au politique. »¹⁶

¹⁶ Claudine Galéa, « A l'heure des chiens dans le théâtre de Biljana Srbljanovic », *Ubu Scènes d'Europe*, n° 42, mai 2008.

La pièce se termine-t-elle bien ?

La fin de la pièce est celle de la réconciliation et de la renaissance avec, comme image-symbole quelque peu ironique après tant de désolations, le tableau de Léonard de Vinci, *Sainte Anne* (le trio familial Mila-Milena-Zoran remplace Sainte Anne, la Vierge et l'enfant Jésus, et un chiot remplace l'agneau) : « *Mila prend Milena sur ses genoux. Milena prend Zoran sur ses genoux. Zoran prend le petit chiot câlin. Sur ses petits genoux. Ça vous paraît bête ? Presque grotesque ? La vie aussi est comme ça. Regardez Léonard de Vinci si vous ne le croyez pas.* » (scène XVIII). La pièce se termine donc sur une note d'espoir, même si cette dernière scène se passe, comme à l'ouverture du texte, dans un cimetière : signe de renouvellement, de monde recomposé sur les débris.

Cette pièce ne parle pas tant de la mort que de ce qui reste après la mort, de ce qui survit à la mort même, et en cela évoque l'au-delà. L'aspect le plus important de la mise en scène est lié au thème de l'amour. Dejan Mijać, metteur en scène



Comment traiter le tragique ?

Le réalisme des situations est déjoué par une prise de distance créée par l'écriture. Les rôles inversés, la déformation de la réalité, mais aussi l'humour grinçant et ironique mettent à mal les codes de la représentation et rendent impossible l'accès direct au réel. Le doute remplace les certitudes, le vide remplace le plein et mine *de l'intérieur* une réalité fuyante.

Le procédé le plus spectaculaire de cette prise de distance se perçoit dans les didascalies confessionnelles de l'auteure. Contrairement à l'usage, celles-ci sont rédigées à la première personne, et permettent des commentaires qui empêchent toute tentative d'adhésion, tout en relativisant la part tragique du texte :

« Un long silence. Lourd. Triste. Qui pourrait être émouvant, si la pièce n'était pas de moi. »

Chez Biljana Srbljanovic, les enfants ne pleurent plus depuis longtemps. Ils passent à l'attaque et deviennent des ogres dans des contes fabuleux et redoutables. Dans son œuvre, les enfants, les chiens sont une parabole décalant le réalisme des situations. Ironie et distance que prend l'auteure avec le système même de la représentation, un jeu poussé aux extrêmes : le joueur se perd dans un jeu sans fin. Car pour Biljana Srbljanovic, il n'y a pas de limite dans l'interprétation au théâtre. Dans le même esprit, la didascalie n'est plus seulement une indication scénique, mais le « je » de l'auteure, une parole mordante, un commentaire, une parole errante. Parfois, cette parole jette le doute sur ce qui se passe sur scène. Toute tentation d'adhérer à une représentation du monde est définitivement contrariée. Traduction de sa vision acérée des pouvoirs, du pouvoir politique en particulier, qui mine le sens du monde, le conduisant à l'impasse.

Anne Bisang

L'auteure s'invite donc sur scène jusque dans la dernière réplique de Milena s'adressant au public :

MILENA Vous comprenez, bien sûr, que moi
depuis tout ce temps, ce temps si long,
terriblement long, je parle de moi ?
Ils nous regardent,
Si drôles, sur les genoux les uns des autres,
Vous aussi les regardez.
Je suis la seule à m'en aller.
Je ne sais vraiment pas où.
Fin

Barbelo, scène finale

L'humour, c'est essentiel pour moi. C'est plutôt de l'ironie, de l'auto-ironie. Il ne faut jamais se prendre au sérieux. Sinon tu perds la tête. Même dans les moments les plus graves de ta vie, il faut un peu de cynisme. (...) C'est pour ça que j'ai décidé, dans les trois, quatre dernières pièces, d'écrire de longues didascalies. Pour mettre une possibilité de distance. Si tu lis une de mes pièces sans les didascalies, Barbelo par exemple, elle peut te paraître tragique. C'est précisément ma voix, mes commentaires qui vont donner de la distance.¹⁷

¹⁷ Biljana Srbljanovic, « Je suis en profond désaccord... », op. cit.



A travailler en classe : les thèmes de la pièce

Le **vagabond** dans la littérature contemporaine, notamment chez **Beckett**.
Que signifie vivre à côté du monde social ? Que signifie l'errance, quelle métaphore dans la littérature du XX^e et XXI^e siècles ?

Barbelo : quelles sont les figures **de l'origine du monde** dans les différentes religions et mythologies (Gaïa chez les Grecs par exemple)

Le **monde de l'après-guerre** : à partir de textes évoquant la fin de la Seconde Guerre mondiale

La **maternité** : représentation de la filiation dans la littérature

Figure du **chien** : voir les propos de Jean Rolin sur le symbole du chien dans la littérature

« Dans des textes fondateurs comme la Bible, les chiens sont présents sous la forme de dévorateurs de cadavres. C'est d'ailleurs l'un des grands mythes relatifs aux chiens errants. (...) J'ai souvent observé, lors de reportages mais aussi au cours de voyages que j'ai fait à titre personnel, des chiens errants dans les situations de guerre, d'exode, de passage à un nouveau régime politique, de désorganisation...

Dans la littérature, le chien errant est souvent associé à ces situations de crise, de désastre. »¹⁸

¹⁸ Thomas Flamerion, « Le meilleur ami de l'homme », entretien avec Jean Rolin, www.evene.fr; Jean Rolin a écrit *Un chien mort après lui* (2009).

Ouverture sur d'autres auteurs

Comparaison avec des pièces d'auteurs occidentaux sur le conflit

Fabrice Melquiot, *Le diable en partage*

Laurent Gaudé, *Cendres sur les mains*

Sarah Kane, *Les Anéantis*

Olivier Py, *Requiem pour Srebrenica*

Comparaison avec d'autres générations d'auteurs originaires des pays de l'Est, marqués par la Seconde Guerre mondiale, l'exil ou le communisme.

Milan Kundera, notamment *L'Ignorance*, récit sur l'émigration

Heiner Müller, auteur dramatique, voir notamment *Germania, mort à Berlin*, *La Route des chars*, *Philoctète*

Christa Wolf

Imre Kertész

Auteurs originaires des pays de l'Est écrivant en Suisse :

Agota Kristof, *Le Grand cahier*

Marius Daniel Popescu, *La Symphonie du loup*, récit autobiographique

Bessa Myftiu (d'origine albanaise, vit à Genève), *Confessions des lieux disparus*

La rencontre entre Anne Bisang et Biljana Srbljanovic était inévitable. Leur quête artistique faite d'hyper lucidité et d'humour corrosif est un précipité qui conduit à une transgression salutaire des conventions.

Depuis longtemps, Anne Bisang travaille les lignes de faille, là où l'histoire et la norme pénètrent dans l'intime, sans bruit mais avec fracas. Méphisto rien qu'un acteur de Mathieu Bertholet, Tableau d'une exécution de Howard Barker, Sainte Jeanne de Georges Bernard Shaw, Les Larmes amères de Petra von Kant de Fassbinder, Les Corbeaux de Henry Becque... toutes ces pièces saisissent des héros confrontés au pouvoir et aux conventions. Même dans Roméo et Juliette, derrière l'amour fou et le romantisme, elle a su capter le vertige d'adolescents aux prises avec la mise en scène de leurs propres vies, épris d'absolu, dans une fuite éperdue vers la mort. Barbelo, à propos de chiens et d'enfants est la dernière pièce de Biljana Srbljanovic, auteure serbe visionnaire, artiste inclassable et fondamentale, à l'humour blasphématoire et bienfaisant. A travers une famille réduite à sa plus simple expression (le couple parental, l'enfant), Biljana Srbljanovic taille en pièces nos croyances, nos certitudes et nos repères, nous incitant à de nouvelles interrogations salvatrices.

Rencontre avec Anne Bisang, metteuse en scène

Propos recueillis par Angelina Berforini

ANGELINA BERFORINI : Comment définissez-vous votre parcours à travers les textes et comment s'y intègre Barbelo, à propos de chiens et d'enfants ?

ANNE BISANG : Quel que soit ce parcours, je ne l'ai pas prémédité. Je suis particulièrement sensible à la question de l'émancipation des individus. Les héros de la transgression m'attirent, ceux qui résistent aux modèles, qui s'empoignent physiquement avec le monde. Très loin d'un théâtre moralisateur ou didactique. *Barbelo...* est exemplaire : la pièce possède une capacité intrinsèque à pulvériser la logique des axiomes qui nous gouvernent. Mais elle le fait dans sa poétique même : elle ne reproduit pas la réalité, ne dénonce pas, ne délivre pas de message, ne se referme jamais sur une vision attendue.

L'auteure avait 20 ans pendant le conflit de l'ex-Yougoslavie. La pièce porte-t-elle la marque de ce vécu ?

Oui, son écriture est pétrie de cette expérience, mais jamais elle ne nous entraîne vers la compassion ou le manifeste. Cette opposante farouche au nationalisme serbe a tenu à rester dans sa ville au moment des bombardements de l'OTAN sur Belgrade. Elle a d'ailleurs rédigé chaque semaine une chronique sur ces événements tragiques pour le grand quotidien italien *La Repubblica*. La plupart de ses pièces sont empreintes de cette histoire. C'est le cas notamment de *La Chute*, d'*Histoires de famille* et de *La Trilogie de Belgrade*. Dans *Barbelo...*, plus encore que dans ses autres pièces, l'humour et l'ironie transcendent cette réalité pour en faire une œuvre traversée par un véritable souffle poétique.

Comment ce souffle poétique s'exprime-t-il dans des scènes apparemment très quotidiennes ?

Les personnages, l'enfant boulimique, le politicien dangereux, la jeune femme enceinte, ne se définissent pas comme caractères psychologiques et quand un élément du réel est donné, très vite il glisse vers le fantastique. Il y a d'ailleurs un parfum du film "Rosemary's baby" dans cette interrogation sur l'accouchement qui taraude Milena, le personnage principal, tout au long de la pièce.

Une grande liberté est laissée au jeu, aiguillonné de surcroît par l'intrusion de l'auteure à travers les didascalies. Elle dit par exemple à la fin d'une scène : "Les deux vagabonds se cajolent. Tendres l'un envers l'autre, ils s'en vont quelque part. Ou c'est nous qui partons. Comme vous voudrez. Et surtout comme ça vous arrange."

Cette pièce éminemment politique s'offre des détours symbolistes et flirte même avec le théâtre de l'absurde ; elle agite les profondeurs, met en jeu l'étrangeté au sens où elle met le spectateur en situation de regarder, comme étranger, un élément qui lui est familier.

Mais cette liberté n'est-elle pas troublante ? Comment aborder sur le plateau cette écriture qui semble toujours se dérober aux affirmations ?

Très concrètement à vrai dire, car les scènes s'amusent du quotidien. Il faut donc ancrer les situations et se laisser imprégner du texte comme d'une langue étrangère. C'est une écriture rythmique, très concrète et très élaborée ; il n'y a ni sentiments ni états d'âmes. La pièce semble accompagnée ou habitée par les didascalies confessionnelles de l'auteure qui se présentent comme des possibilités et non des contraintes. C'est un magnifique texte à jouer avec un éventail très vaste de registres, passant du burlesque à l'ironie noire et de la poésie onirique à l'hyperréalisme. Pour les comédiens c'est une partition "extraordinaire" au sens littéral, qui exige d'aller loin dans l'engagement, qui contourne l'émotion à laquelle Biljana Srbljanovic fait des croche-pattes, pour viser le cœur du sens et de l'action.

L'engagement ? Pouvez-vous tenter de définir votre rapport à la scène ?

Je privilégie un théâtre qui met tout son poids dans les virtualités de changement d'une société. Tout se cherche, s'expérimente et se trouve sur le plateau. Je fais confiance à l'acteur : le théâtre doit advenir et non être prémédité. *Barbelo...* évoque un monde mutant. Biljana Srbljanovic jette, sur la scène, un bazar d'éléments de la vie ordinaire dont l'usage est constamment détourné. Elle livre des codes qu'elle transgresse aussitôt. C'est un théâtre qui joue avec le théâtre comme avec le réel. Un théâtre comme je l'aime. Le comédien doit plus que jamais jeter son corps dans la bataille.

Anna Popek a conçu et réalisé la scénographie du spectacle Barbelo... D'origine polonaise, elle étudie la peinture et la scénographie à l'Ecole supérieure des beaux-arts de Cracovie, puis elle travaille pour plusieurs théâtres et metteurs en scène polonais. En 2005, elle s'établit à Genève où elle rencontre Anne Bisang. Barbelo... est leur cinquième collaboration. Anna Popek nous en explique le processus de création et nous livre sa vision de la scénographie.

Rencontre avec Anna Popek, scénographe

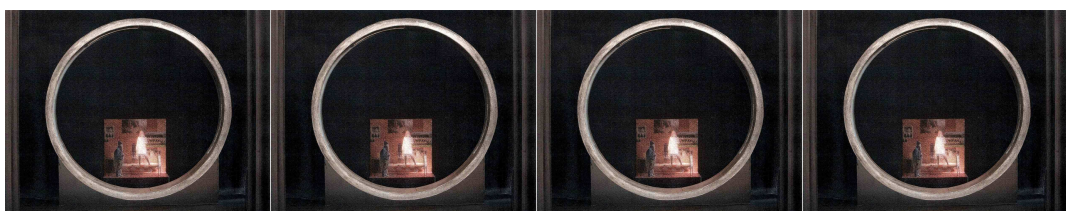
Propos recueillis par Carine Corajoud

CARINE CORAJOUD : Comment avez-vous élaboré la scénographie de Barbelo... ?

ANNA POPEK : Nous n'avions pas d'idée précise dès le début. Avec Anne Bisang et Stephanie Janin, la dramaturge du spectacle, nous avons d'abord imaginé un espace réaliste, car la pièce est bien ancrée à Belgrade, selon l'indication que Srbljanovic donne dans ses premières didascalies :

« L'action se passe aujourd'hui, dans la Serbie en transition. Chez moi, en bas dans un trou. Et autour. »

Par la suite, notre travail a pris d'autres directions, en suivant là encore certains conseils de l'auteure. Elle dit que les lieux n'ont en fait pas d'importance en soi. Nous nous sommes alors détachées du réalisme. Le texte dépasse la réalité historique de la Serbie et touche à des questions beaucoup plus vastes : il parle de la solitude, des gens en quête de soi et de repères. Nous en avons donc conclu qu'il n'est pas nécessaire de signifier concrètement les lieux (la maison, le restaurant) et nous avons privilégié, sur la scène, deux motifs répétitifs du texte : le banc du parc et le muret du cimetière. Les autres espaces sont uniquement symbolisés par des accessoires introduits progressivement. Et même les scènes d'intérieur se déroulent dans cet espace ouvert, car les personnages errent plus qu'ils ne sont rattachés aux lieux de manière fonctionnelle. Ils pourraient s'entretenir tout à fait ailleurs. Ils entrent alors en dialogue sur le banc, mobilier urbain qui permet des rencontres imprévues.



D'où est venue l'idée du cercle ?

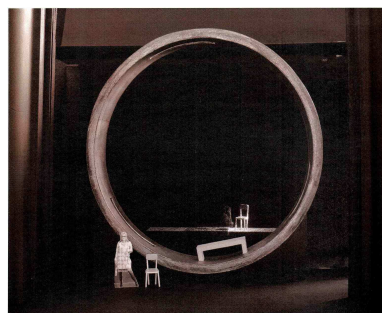
Dans mes spectacles, j'aime transposer les propositions dramaturgiques par des structures géométriques. Tadeusz Kantor le disait : « *On pourrait dessiner par des figures géométriques l'évolution dramatique d'un texte.* » Des mouvements circulaires, répétitifs, caractérisent le texte, d'où l'idée de cercle. Nous l'avons d'abord posé à l'horizontale, pour délimiter l'espace des personnages, mais nous l'avons ensuite redressé, pour offrir du jeu : des objets et, bien sûr, les comédiens pourront franchir cet anneau immense de sept mètre de diamètre, sorte de focale qui guide le regard vers un espace indéfini au lointain, un désert, un no man's land. Le cercle, c'est évidemment le cycle imperturbable du temps et de l'Histoire. Mais cela renvoie aussi à l'anneau, à la bague de mariage et surtout à la matrice, le centre du monde, l'origine. On parle beaucoup dans le texte d'une force féminine et du désir d'enfantement. En fait, d'une certaine façon, c'est une pièce sur les femmes.

Quelles sont les premières images qui te sont venues à l'esprit à la lecture du texte ?

Je n'ai pas eu de réelles images en lisant pour la première fois *Barbelo*.... Les descriptions des lieux sont assez énigmatiques. Au début, bien sûr, on pense à la Serbie, mais en même temps les explications données par l'auteure sont assez personnelles, elles sont en quelque sorte subjectives. Srbljanovic dépeint l'espace à partir de son propre ressenti. Et dans le même temps, elle offre une grande liberté, une grande souplesse. Ce sont des espaces « ouverts », également dans le sens où ils laissent libre cours à l'interprétation.

Comment se déroule la création d'une scénographie ?

La première lecture du texte a lieu environ six mois avant les répétitions. Les premières intuitions, le pressentiment de départ sont très importants. Nous nous mettons d'accord avec la metteuse en scène et la dramaturge sur ce que nous entendons par le texte. Puis nous concevons l'espace et je réalise une maquette dans laquelle nous jouons pour tester le décor et pour voir comment ce monde va fonctionner. Les comédiens feront bien sûr évoluer les choses, car ils investiront la scène à leur manière et proposeront donc des modifications. Après cette phase de conception, nous construisons le décor aux ateliers, en faisant appel à différents corps de métiers : des menuisiers, des serruriers, des peintres, en fonction du type de décor. L'éclairagiste ou l'ingénieur du son, qui font partie de l'équipe de création, se calquent ultérieurement sur notre espace, en fonction du climat que nous aurons créé. C'est un travail de collaboration, où il faut savoir être à l'écoute des autres, tout en gardant sa ligne et en prenant les ultimes décisions.



Distribution :

Fabrice Adde
Céline Bolomey
Gabriel Bonnefoy
Nicole Colchat
Armen Godel
Yvette Théraulaz
Jean-Benoît Ugeux
Lise Wittamer

Dragan
Milica
Zoran
Mila
Drago, 2 médecins
La femme à chiens
Marko, le vagabond
Milena

Dramaturgie
Assistante à la mise en scène
Scénographie
Costumes
Création lumière
Création son
Régie générale

Stephanie Janin
Stéphanie Leclercq
Anna Popek
Solo-Mâtine
Laurent Junod
Jean-Baptiste Bosshard
Edwige Dallemagne

Production

Rencontre avec l'équipe artistique
à l'issue de la représentation
mercredi 24/11/2010

Représentations au Théâtre de la Place
mardi 23>vendredi 26/11/2010
sauf mercredi 24/11 19 :00

Durée du spectacle
2 h

Ce dossier a été réalisé pour La Comédie de Genève par Carine Corajoud, les illustrations sont de Silvia Francia.

Contacts pour le service pédagogique du Théâtre de la Place / Liège.

Bernadette Riga
04/ 344 71 79
b.riga@theatredelaplace.be.

François Bertrand
04/344 71 64
f.bertrand@theatredelaplace.be

A PROPOS DE LA PIECE

Extraits de presse

« Anne Bisang réussit sa plus belle mise en scène avec *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants* » de Biljana Srbljanovic.

La directrice de la Comédie semble avoir trouvé son double dans cette auteure serbe, burlesque et tragique, qui pense le théâtre capable de réenchanter le monde. [...]

Dans ce monde de décombres, où les suicides rythment les visites au cimetière, ce n'est plus Chronos, Titan jaloux de son pouvoir, qui mange ses enfants mais les fils qui menacent de ne faire qu'une bouchée de leur père. Depuis la guerre, tout est chamboulé. La filiation se fait à l'envers, les parents sont les enfants, les enfants les parents, les morts s'invitent chez les vivants, les flics fument des pétards, les gynécologues ont les ongles sales, les chiens se prennent pour des hommes qui eux-mêmes se prennent pour des chiens. Le chaos, Anne Bisang l'organise autour d'une mise en scène très cohérente, inventive (quelle belle idée que cette projection sur écran des didascalies de l'auteure!) et astucieusement chorégraphiée autour d'un anneau géant, symbole d'une alliance perdue dans un pays où plus personne ne sait qui il est. »

M.-C. Martin, Tribune de Genève - Les Quotidiennes
1er octobre 2009, extraits

« Dix ans après la fin du conflit de l'ex-Yougoslavie, Biljana Srbljanovic parle des repères brouillés de la Serbie à travers une fable. Anne Bisang en donne une version incisive.

«Oui. Non. Je ne sais pas.» Qu'on la questionne sur son chien ou sur les ambitions de son mari politicien, Milena répond oui, répond non, et finit par avouer qu'elle n'en sait rien. Normal : sous les traits gracieux de l'excellente Lise Wittamer, Milena a tout de la blonde écervelée, femme-enfant sautillant dans une robe vareuse rose et sur des talons très haut perchés. Mais l'auteur serbe Biljana Srbljanovic est trop futée pour se limiter à un cliché. Si son héroïne est confuse, c'est que, dans ce pays sacrifié, tous les repères ont été brouillés par la guerre. [...]

Sur la scène de la Comédie de Genève, l'affaire se raconte sur un mode plus ironique que tragique. Déjà, dans l'écriture de Biljana Srbljanovic, il y a des trous, des vides, des questions sans réponse et des «je ne sais pas» en rafale. Manière pour l'auteur de confesser son propre désarroi. Ainsi, à l'exception de deux passages où le contrôle étatique et les manigances du pouvoir sont explicitement énoncés, les troubles politiques sont perceptibles en creux, dans les troubles des personnages convoqués. [...]

L'ironie apparaît aussi dans le jeu dicté par Anne Bisang. Souvent, les personnages parlent face au public sans se regarder. Les mots tombent comme des couperets et laissent orphelins ceux à qui ils sont destinés. Ce procédé a deux qualités. Il renforce ce climat lynchéen de figures égarées. Et permet d'éviter tout pathos. »

M.-P. Genecand, Le Temps
1er octobre 2009, extraits

De Biljana Srbljanovic

Trilogie de Belgrade (1997)

Histoire de famille (1998)

La Chute (2000)

Supermarché (2001)

Amerika, suite (2003)

Sauterelles (2005)

Barbelo, à propos de chiens et d'enfants (2007)

Toutes les pièces sont publiées en français à L'Arche.

Sur Biljana Srbljanovic

Miloš Lazin, « A quoi tient le succès de Biljana Srbljanovic ? », *Revue des études slaves*, t. LXXVII, fasc. 1-2, Institut d'études slaves, 2006.

Biljana Srbljanovic, « Je suis en profond désaccord avec le monde et j'ai besoin de le dire dans mes pièces », entretien avec Chantal Boiron, *Ubu Scènes d'Europe*, n°42, mai 2008.

Claudine Galéa, « A l'heure des chiens dans le théâtre de Biljana Srbljanovic », *Ubu Scènes d'Europe*, n°42, mai 2008.

Contexte

Jean-Arnaud Dérens et Catherine Samary, *Les Conflits yougoslaves de A à Z*, Paris, Editions ouvrières, 2000.

Entrées par ordre alphabétique.

Edgar Morin, *Les Fratricides, Yougoslavie-Bosnie 1991-1995*, Arléa, février 1995. Recueil d'articles de Morin parus dans les journaux pendant le conflit. Chronologie détaillée en fin de volume.

Catherine Samary, *Yougoslavie. De la Décomposition aux enjeux européens*, Paris, Cygne, 2007.

Recueil d'articles publiés dans *Le Monde diplomatique* sur quinze ans.

- Voir le site du monde diplomatique, www.monde-diplomatique.fr
Plusieurs articles sur les Balkans sont archivés.
- Voir également le site du courrier des Balkans : www.balkans.courriers.info

Littérature des Balkans

Ivo Andrić (1892-1975)

Romancier yougoslave d'expression serbo-croate, prix Nobel de littérature, connu pour ses chefs-d'œuvre *Il est un pont sur la Drina* et *La Chronique de Travnik*.

Bora Ćosić, *Un Consul à Belgrade*

Mémoire sur un demi siècle de vie littéraire à Belgrade. Ecrivain satirique serbe, né en 1932. Vit à Berlin.

Mihrija Feković-Kulović, *Vivre et mourir pour Srebrenica*

L'auteur a longtemps vécu en Suisse. Il a recueilli pour ce roman des témoignages de demandeurs d'asile en Suisse, qui ont survécu au massacre.

Lojze Kovacic, *L'Enfant de l'exil*

Né en 1928 en Suisse, d'une mère allemande et d'un père slovène, il est contraint à l'exil par les autorités helvétiques à la veille de la guerre. Récit autobiographique.

Vladimir Pištalo, *Millénaire à Belgrade*

L'histoire de la génération qui a eu 20 ans en 1980 à Belgrade

Littérature

Jean Rolin, *Un chien mort après lui* (2009)

Périple autour du monde à partir du statut du chien errant dans les zones de conflits.

Théâtre

Pièces sur le conflit des Balkans :

Fabrice Melquiot, *Le diable en partage*

Laurent Gaudé, *Cendres sur les mains*

Sarah Kane, *Les Anéantis*

Olivier Py, *Requiem pour Srebrenica*

Hélène Kuntz, « Ecrire sur la guerre en Ex-Yougoslavie : le théâtre européen à l'épreuve de l'histoire contemporaine », *Théâtre/public*, n° 188, mars 2008.

« L'Est désorienté. Espoirs et contradictions », *Alternatives théâtrales*, n° 64, juillet 2000.

Numéro spécial consacré à la création théâtrale d'Europe de l'Est.

« Rwanda 94. Le théâtre face au génocide. Groupov, récit d'une création », *Alternatives théâtrales*, n° 67-68, mai 2001.

Numéro spécial consacré au spectacle-documentaire qui a retracé les événements du Rwanda. Articles de réflexion sur l'engagement au théâtre.

Cinéma

Zelimir Zilnik, réalisateur serbe résistant, connu pour son *Travaux précoces* (1960) ou encore *Soulèvement au Jazak* (1972) et *Tito, de retour parmi les Serbes* (1994).

Résolution 819 (2008) de Giacomo Battiato

Le film du réalisateur italien retrace l'histoire d'un chercheur envoyé par le TPI sur les traces des preuves de Srebrenica.

Extrait vidéo du spectacle

www.theatre-contemporain.net

Théâtre : L'Évangile selon les chiens ou comment remonter à l'origine du monde

La pièce s'ouvre par une dédicace projetée sur un écran : «A mes amies, celles qui se sont suicidées et les autres.» Même si l'action de «Barbelo, à propos des chiens et des enfants» se déroule dans la Serbie de l'après-Milosevic, elle n'est pas sans évoquer une autre forme de balkanisation, tout à fait dans l'actualité : celle des grandes entreprises qui, à force de traiter leurs employés comme des chiens, les poussent à se défenestrer.

Les animaux sauveteurs

Les chiens justement, parlons-en. Sous la plume de l'auteure serbe Biljana Srbljanovic, ces errants que tout le monde maltraite sont prêts à sauver les hommes de leur folie et à les consoler des cruautés du monde. Ils portent en eux l'espoir d'une humanité nouvelle. A l'image du chimpanzé sauveur d'«Underground», le film d'Emir Kusturica, autre Serbe célèbre. Par sa noirceur autant que par sa bouffonnerie, la pièce n'est pas sans rappeler la fresque sacrée Palme d'or 1995.

Rencontre logique

Comme Tintin et Milou, Anne Bisang devait rencontrer Biljana Srbljanovic, auteure phare ans son pays et valeur montante du théâtre européen. Elle le devait, tant il y a de correspondances entre les deux femmes : même sens du burlesque au coeur de la tragédie, même forme d'engagement poético-politique, même propension à sauter d'un genre à l'autre, de l'onirisme au vaudeville, de l'absurde à l'allégorie, de la mythologie à la comptine pour enfants.

Remonter la bobine du film

A l'aise dans ces variations de rythme, Anne Bisang apporte, par la clarté de sa mise en scène, une lisibilité que le texte, foisonnant et déroutant, n'offre pas forcément à la première lecture. Mais surtout, les deux femmes partagent la conviction que le théâtre peut, ou doit, réenchanter le monde.

C'est d'ailleurs le sujet de la pièce : comment revenir aux origines, celles d'avant la Genèse, d'avant la pensée, d'avant la séparation des genres et des espèces. Comment tout défaire pour tout recommencer. C'est le sens du mot Barbelo que l'auteure définit ainsi : «Pour moi, c'est la matrice d'une mère, un endroit protégé et chaud, hors du temps et précédent le début de tout.»

Enfant-ogre

Difficile de résumer l'intrigue, tant elle obéit à une logique du fragment et du ressassement cyclique. Mais comme il faut bien quelques repères, on dira que «Barbelo» met en scène Milena (Lise Wittamer, une révélation), jeune femme faussement nonchalante, un peu amnésique, qui se croit enceinte et finit par accoucher d'une bague.

Elle vit avec Marko, un chef politique corrompu et dangereux, qui la conforte dans sa puérilité pour mieux la dominer (Jean-Benoît Ugueux, formidable quand il hystérise le pouvoir) alors qu'il ne parvient pas à mater son propre fils, Zoran, dont il a peur. Peur de cet enfant-ogre de 8 ans qui n'arrête pas de manger et qui pourrait, si la nourriture venait à lui manquer, le dévorer tout cru (Gabriel Bonnefoy, émouvant dans son habit d'enfant de carnaval.)

Tout à l'envers

Dans ce monde de décombres, où les suicides rythment les visites au cimetière, ce n'est plus Chronos, Titan jaloux de son pouvoir, qui mange ses enfants mais les fils qui menacent de ne faire qu'une bouchée de leur père. Depuis la guerre, tout est chamboulé. La filiation se fait à l'envers, les parents sont les enfants, les enfants les parents, les morts s'invitent chez les vivants, les flics fument des pétards, les gynécologues ont les ongles sales, les chiens se prennent pour des hommes qui eux-mêmes se prennent pour des chiens.

Le chaos, Anne Bisang l'organise autour d'une mise en scène très cohérente, inventive (quelle belle idée que cette projection sur écran des didascalies de l'auteure!) et astucieusement chorégraphiée autour d'un anneau géant, symbole d'une alliance perdue dans un pays où plus personne ne sait qui il est.

Intrigue en spirale

Cette pièce centrale du décor devient, selon les éclairages et les perspectives, un carrousel pour enfants, une lune en croissant, un terrain vague, un bar, un paravent japonais, une voûte céleste d'où tombe la pluie ou une matrice géante dans laquelle on vient se cacher.

Il sert aussi d'écran géant. Les images qui y sont projetées, flash back ou flash forward, restitue sa chronologie à une intrigue en spirale, où les saynètes s'enchaînent comme des canons musicaux jusqu'à la résolution finale, optimiste et baroque.

Mère ou pas

Comment être sûre d'accoucher d'un humain et pas d'une bête ? se demande Milena qui ne sait pas si elle doit être mère ou pas. A la fin de la pièce, elle n'a plus à se poser la question. Elle le devient du moment qu'un fils la choisit. Chez Biljana Srbljanovic, la maternité n'est pas forcément biologique, elle appartient à celui ou celle, humain ou animal, qui saura offrir ce dont l'autre a besoin.

Conflit mère fille

D'ailleurs, la mère de Milena, sa vraie mère, n'accède à ce statut qu'une fois accordé à sa fille ce qu'une chienne avait accordé à un clochard qui lui doit la vie: lui laisser poser sa tête sur son ventre et dormir. Ainsi s'éclaire ce «Barbelo», dont la dernière scène s'inspire de la célèbre toile de Leonard de Vinci «La Vierge, l'enfant Jésus et Sainte Anne.»

*Publié par Les Quotidiennes (<http://www.lesquotidiennes.com>)
Culture Femmes Société théâtre Culture
Auteur : MARIE-CLAUDE MARTIN*

Source URL (Extrait le 10 Oct 2009 09 :44) :

Théâtre : L'Evangile selon les chiens ou comment remonter à l'origine d...

<http://www.lesquotidiennes.com/print/node/55702> sur 5 01.10.2009 09 :44

Une Alice aux enfers à la Comédie

Scène Dix ans après la fin du conflit de l'ex-Yougoslavie, Biljana Srbljanovic parle des repères brouillés de la Serbie à travers une fable. Anne Bisang en donne une version incisive

Marie-Pierre Genecand

«Oui. Non. Je ne sais pas.» Qu'on la questionne sur son chien ou sur les ambitions de son mari politique, Milena répond oui, répond non, et finit par avouer qu'elle n'en sait rien. Normal: sous les traits gracieux de l'excellente Lise Wittamer, Milena a tout de la blonde échevelée, femme-enfant sautillant dans une robe vareuse rose et sur des talons très haut perchés. Mais l'auteur serbe Biljana Srbljanovic est trop futée pour se limiter à un cliché. Si son héroïne est confuse, c'est que, dans ce pays sacrifié, tous les repères ont été brouillés par la guerre.

Tous? Oui, même la frontière qui sépare les morts des vivants et les animaux des humains. D'où le titre de ce spectacle à facettes surréalistes qui traite sans la nommer de la Serbie dix ans après la fin du con-

flit: *Barbelo*, à propos de chiens et d'enfants. Ou comment, dans la mise en scène incisive d'Anne Bisang, un pays miné par la corruption et la violence perd jusqu'à la notion d'humanité.

Alice aux pays des horreurs. La formule naît à la vue des tribulations de la douce et blonde Milena, fil rouge d'un périple qui la fait changer de ton sinon de dimension. Au départ, la jeune femme signe pour un programme archaïque: tenir son foyer et faire un enfant à son mari. Sauf que son ventre la trahit et que les témoins morts ou vivants rencontrés sur sa route la forcent à s'interroger. Pourquoi pondre des enfants, si on est incapable de les aimer? Une pique à laquelle sa propre mère répond: «Comment peut-on savoir ce qu'on va mettre au monde? Un homme ou une bête?» Le constat est clair: quand un pays sombre

dans la sauvagerie et s'y maintient dix ans après un conflit, la nature même de ses habitants peut virer.

Sur la scène de la Comédie de Genève, l'affaire se raconte sur un mode plus ironique que tragique. Déjà, dans l'écriture de Biljana Srbljanovic, il y a des trous, des vides, des questions sans réponse et des

Quand un pays sombre dans la sauvagerie, la nature même de ses habitants peut virer

«je ne sais pas» en rafale. Manière pour l'auteur de confesser son propre désarroi. Ainsi, à l'exception de deux passages où le contrôle étatique et les manigances du pouvoir sont explicitement énoncés, les

troubles politiques sont perceptibles en creux, dans les troubles des personnages convoqués.

Zoran (Gabriel Bonnefoy), par exemple, garçon de 8 ans qui souffre de boulimie. Plus grave, il veut changer son prénom et porter celui du père manquant (Jean-Benoît Ugeux). Il s'agit de le punir, ce père dont le départ pour une autre femme a causé la dépression, puis le suicide de la mère. A l'autre bout de la chaîne des âges, une femme épouvantail (Yvette Théaulaz) évoque la perte de ses chiens appelés comme les apôtres. On rit, mais on apprend plus tard qu'un abus lui a volé ses quatre garçons et on ne rit plus. Enfin, sur la table d'opération d'un médecin aux ongles sales (Armen Godel), se couchent indifféremment des chiens et des humains. Auxquels l'homme en blanc ne prête ni plus ni moins de soin.

La confusion est donc totale chez les êtres vivants. Comme si l'homme ne méritait plus son titre de lauréat au palmarès de l'évolution. Mais la confusion règne aussi entre morts et vivants. Au détour d'une averse, Milena rencontre le fantôme de la mère suicidée (Céline Bolomey). Qui est belle, sensuelle, ne craint ni l'humidité, ni les refroidissements et rit de l'effacement généralisé. Plus vivante, donc, que les vivants.

L'ironie apparaît aussi dans le jeu dicté par Anne Bisang. Souvent, les personnages parlent face au public sans se regarder. Les mots tombent comme des couperets et laissent orphelins ceux à qui ils sont destinés. Ce procédé a deux qualités. Il renforce ce climat lynchéen de figures égarées. Et permet d'éviter tout pathos.

Même distance dans le décor. A une scénographie réaliste, Anna Popek a préféré une grande roue dans laquelle marchent les comédiens. Manière de dire à quel point les personnages tournent en rond. Mais aussi d'évoquer le titre et son aspiration. Dans l'histoire chrétienne, «barbelo» signifie la matrice originelle. «Un endroit chaud où se cacher», suggère l'auteur. Le cercle monumental rappelle cet idéal de refuge. Et, à la fin, se tissent entre Zoran et Milena une nouvelle solidarité. Désormais, les personnages peuvent se regarder, s'épauler, se réchauffer.

Barbelo. Jusqu'au 18 oct., à la Comédie de Genève, tél. 022/320 50 01, www.comedie.ch 2h05 sans entracte. Débat sur le thème «Identité et mémoire. L'est et nous, à la recherche d'une conscience européenne». Lu 5 à 19h. Entrée libre.



Lise Wittamer dans les brumes lynchéennes. Déjà présente dans «Les Corbeaux», précédente création d'Anne Bisang, la jeune Belge excelle dans le rôle de cette jolie idiote beaucoup plus inspirée qu'il n'y paraît. ARCHIVES

Biljana Srbljanovic, plume rebelle

Talentueuse, l'auteure aurait pu quitter la Serbie. Elle a préféré y rester au péril de sa vie

Biljana Srbljanovic a 19 ans lorsque Milosevic arrive au pouvoir, 22 quand débute la guerre civile en ex-Yougoslavie et 29 ans lorsque les frappes aériennes de l'OTAN tombent sur Belgrade.

L'ascension de cette auteure de théâtre très vite reconnue en Europe occidentale ne peut être dissociée de la descente aux enfers de la Serbie. Parcours symétriquement opposé mais qui lie Biljana Srbljanovic à son pays.

Son style à la fois onirique et mordant est plébiscité par l'Occident, qui monte ses pièces de guerre. On lui propose de quitter sa terre brûlée pour une résidence en Allemagne? La jeune femme

refuse. Et, depuis la tourmente, adresse à *La Repubblica* des chroniques très critiques qui lui valent menaces et avertissements. Aujourd'hui, avec *Barbelo*, elle s'interroge de manière décalée sur «ce qui reste dix ans après le conflit, dans un pays en transition».

M.-P. G.

Brunch à la Comédie en présence de l'auteure, di 12. Rés. 022/320 50 01, www.comedie.ch